



Vue de Strasbourg vers les années 1770

Strasbourg avant la Révolution vue par un allemand (I)



Friedrich Christian
Laukhard

De ce côté du Rhin, Friedrich Christian Laukhard (1757 - 1822) est aujourd'hui un parfait inconnu. Ce romancier, philosophe, historien et théologien a pourtant laissé de son itinéraire de très intéressants souvenirs.

Ce fils de pasteur a lui-même été pasteur. Son père, panthéiste et libre penseur l'a encouragé dans sa formation intellectuelle. Il a très tôt maîtrisé le latin, l'hébreu et la philosophie.

En raison de sa vie de bohème, il s'est cependant retrouvé perclus de dettes, ce qui l'a obligé à s'engager dans l'armée

prussienne. Il a accompagné Brunswick dans sa campagne en France et participé à la bataille de Valmy. Son récit de cet épisode permet d'avoir la vision allemande des événements.

Capturé en 1794 par les Français, il devient même un Sans-culotte (1).

Aucune biographie ne signale son court passage à Strasbourg en 1780 ou 1781. Nous en fournissons ici pour la première fois une traduction.

Lauckhard arrive à Strasbourg

« Pendant ce temps, je faisais route en compagnie de F... en direction de Strasbourg, par Neustadt, Landau et Haguenau. Le territoire français commence immédiatement après Neustadt. Je n'aime m'attarder dans les descriptions de voyages, aussi je ne peindrai pas la plus remarquable des contrées que l'on rencontre là-bas. Louis XIV n'était pas un fou lorsqu'il s'est emparé de l'Alsace. Je m'y étais déjà rendu à plusieurs reprises et avais visité Strasbourg. Mais je n'y avais jamais été aussi profondément heureux qu'à ce moment, en compagnie du baron de F... (...)

A Strasbourg, nous nous établîmes à l'auberge de la Cave Profonde (*Zum Tiefen Keller*) (2). J'ai déjà signalé que ma mère était une petite-fille du fameux juriste strasbourgeois Johann Schilter. Cet homme s'était acquis des mérites par sa science, mais aussi au service de la ville, de sorte que son souvenir y est encore cultivé (3). La renommée de mon arrière-grand-père m'avait ouvert les portes de nombreuses sociétés. Le père de ma mère, d'Autel, avait des frères à Strasbourg, dont la famille m'a assuré son parrainage. Mais le baron de F... n'appréciait pas cette relation. « Les Philistins seront ta mort, disait-il, laisse-les tomber (4). Tu as d'autres connaissances. » Il me fallut lui céder, et je ne rencontrais ma famille que rarement (...).

La fascination pour les officiers français

Nous fréquentions pour l'essentiel des officiers français, dont nous fîmes connaissance par M. Von Gymnich. Ce dernier est natif



Un officier français du Royal
Deux-Ponts, vers 1770

de Mayence, représente l'actuel commandant de cette place et porte le même nom que lui. C'était un honnête jeune homme, mais étourdi, et plein d'inconstance à la française. Il servait à l'époque dans un régiment d'infanterie cantonné à Stras-bourg, le Royal Conflant (5). Les officiers français se montraient dans tous les domaines à leur avantage. J'en ai connu quelques uns qui avaient des connaissances scientifiques poussées : les mathématiques, l'histoire, la géographie et le dessin formaient les bases de la plupart des officiers, et beaucoup étaient passés maîtres dans certains de ces domaines. Le comte

Massineau a publié sur l'art des mines, et son ouvrage, de l'aveu des plus grands experts militaires, n'a pas été égalé. Chaque officier a sa bibliothèque. On y trouvait certes beaucoup de publications légères, mais aussi les œuvres de Molière, Racine, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Boileau, La Fontaine, Helvétius ou d'autres grands hommes (6). On ne trouve pas ces ouvrages sur les présentoirs, on les lit. Ces messieurs en connaissent les meilleurs passages et ils savent habilement y recourir. J'ai eu souvent plaisir de voir de jeunes officiers de 15 à 16 ans utiliser sans pédanterie dans leur conversation les plus beaux passages de Voltaire, Rousseau ou autres auteurs. Cela est dû à l'éducation qu'en France on s'efforce de donner aux jeunes nobles destinés au métier des armes.

Le mode de vie de ces messieurs est extrêmement raffiné et attirant, si agréable que je ne m'étonne pas qu'un simple porte-drapeau français puisse avoir le dessus sur un comte allemand auprès d'une femme. J'en ai été souvent témoin. Ces gens-là ne

tirent aucune vanité de leurs ancêtres, ni aucune prétention de leur noblesse. Beaucoup d'entre eux, que j'ai connus, m'ont traité avec une réelle amitié. On est loin de la vulgarité et de la discourtoisie.

L'honneur d'un officier français tient uniquement dans l'accomplissement exact de ses devoirs, comme jadis à Athènes ou à Rome, où seul était honorable celui qui se montrait à la hauteur de ses devoirs. Ne pas rendre le service, ne pas accomplir ce qu'on doit, est en France l'équivalent d'une prostitution. On racontait à l'époque l'affaire d'un capitaine qui avait contredit son colonel, ce qui lui avait valu 4 mois de forteresse. Personne n'excusait ce capitaine, et lorsque je fis quelques remarques pour sa

défense, un officier de 15 ans me répondit que je ne comprenais pas l'affaire : ce qui était contraire à la subordination était *malhonnête*.

Un officier qui se serait permis le moindre manquement est cassé. On ne peut non plus le garder en fonction. Tous les autres officiers se ligueraient contre lui, et le pousseraient, jour et nuit, à partir. Est également compté comme une défaillance le fait de *manquer à sa parole*. Ce qui fait que l'engagement d'un officier français vaut mieux que la promesse d'un prêtre ou d'un officier allemand. Jamais un gradé n'a fait à un soldat ou à une recrue une promesse qu'il n'a pas ensuite tenue.



Un autre exemple des élites militaires françaises, Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, commandant en chef d'Alsace (1789-90)

C'est en cela que tient le véritable *point d'honneur*. Mais il s'y ajoute un autre, qui consiste en de nombreuses bagarres, lesquelles finissent souvent par une mort violente. Un mot irréfléchi et blessant, tel que *Vous avez menti*, peut déboucher sur un duel. En même temps, ces messieurs entretiennent des rapports extrêmement courtois, et se traitent comme s'ils avaient la plus grande estime réciproque. Ils n'ont pas coutume de se tutoyer. Cela semble d'ailleurs contraire au génie de la langue française. La raillerie, si elle s'impose, doit être pratiquée avec finesse. Les taquineries, ou les grossièretés, susciteraient immédiatement des disputes : elles sont donc simplement ignorées.

Ces messieurs ont tous une belle constitution physique : on ne trouve pas parmi eux d'individus petits et désagréables d'aspect.

La religion des officiers français est la Libre Pensée, en l'occurrence la voltairienne. Dans leur milieu, on se moque amèrement de tout ce qui, dans le peuple et chez les amis des prêtres, passe pour sacré. Cela ne les empêche pas d'assister à la messe, lorsqu'ils sont catholiques. Les protestants ne fréquentent aucune église. Un jour, j'ai demandé à un officier catholique, pourquoi il allait à la messe, alors qu'il tenait le fondateur de la religion chrétienne pour un bâtard : c'est une mode, et les modes sont faites pour être suivies (...). »

Pierre Jacob

Notes

(1) Pour sa biographie, voir Wikipedia, en allemand, sous *Friedrich Christian Laukhard*. Il n'y a malheureusement pas d'équivalent français.

(2) Le *tieffe Keller*, La Cave Profonde, dans l'impasse du Jeu des Enfants, est attesté depuis le XVI^e s.

(3) Johann Schilter (29 août 1632 - 14 mai 1705) est un jurisconsulte et un historien allemand. Né à Pegau en Saxe, il professa tour à tour à Iéna, à Francfort-sur-le-Main et à l'université de Strasbourg. On lui doit l'édition en 1698 à Strasbourg, de la Chronique de Twinger de Koenigshoffen.

(4) Dans la suite de son récit, il décrit ces Philistins. Il s'agit de la vieille élite intellectuelle locale, qui à ses yeux est loin de valoir les officiers français qu'il fréquente.

(5) Le Royal Conflans.

(6) Cette élite lisait donc des auteurs qui savaient ses propres privilèges. On consultera avec fruit les Mémoires de la Baronne d'Oberkirch.

